

Zitierhinweis

Vallet, Éric: review of: Damien Coulon, *Barcelone et le grand commerce d'Orient au Moyen Âge. Un siècle de relations avec l'Égypte et la Syrie-Palestine (ca. 1330-ca. 1430)*, Madrid / Barcelona: Casa de Velázquez / Institut Européen de la Méditerranée, 2004, in: ~ *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2008, 2 - Histoire médiévale, p. 473-475, DOI: 10.15463/rec.1189736944

Annales

Histoire, Sciences Sociales

copyright

Dieser Beitrag kann vom Nutzer zu eigenen nicht-kommerziellen Zwecken heruntergeladen und/oder ausgedruckt werden. Darüber hinausgehende Nutzungen sind ohne weitere Genehmigung der Rechteinhaber nur im Rahmen der gesetzlichen Schrankenbestimmungen (§§ 44a-63a UrhG) zulässig.

fin de compte, peu abordé (à l'exception des travaux de Maurice-Ruben Hayoun sur l'averroïsme dans les milieux juifs et de Marwan Rashed sur l'humaniste Lauro Quirini), c'est pour laisser plus de place à des thèmes jusqu'alors largement négligés voire complètement oubliés. Mohamed-Chérif Ferjani prouve ainsi que, contrairement à l'idée répandue, Ibn Rushd ne fut pas complètement oublié dans le monde arabe, et pousse même son étude jusqu'à la période contemporaine, remarquant que les réutilisations parfois étonnantes de la pensée du philosophe ne sont pas l'apanage des savants médiévaux. De même, Juliane Lay met au jour un texte inédit conservé uniquement dans sa traduction hébraïque, l'*Abrégé de l'Almageste*, et Péter Molnár le rôle du *Liber Nichomachie* dans la première réception des théories politiques d'Aristote. L'ouvrage n'apporte donc finalement, malgré son titre, que peu d'éléments sur l'averroïsme latin proprement dit; mais il a le grand mérite d'explorer des terrains nouveaux, et évite ainsi de tomber dans les lieux communs de l'histoire intellectuelle.

En définitive, cet *Averroès et l'averroïsme* n'a que peu de choses à voir avec l'ouvrage homonyme d'E. Renan: laissant de côté la longue suite d'influences qui, en Occident, conduit à maintenir une école averroïste jusqu'au cœur du XVII^e siècle, il préfère s'attarder sur le contexte de production et de réception du savoir, tant pour souligner l'originalité de l'œuvre du philosophe que le rôle des événements contemporains dans la diffusion de ses théories – approche stimulante, qui ne peut qu'inciter à reprendre à nouveaux frais le lourd dossier de l'averroïsme.

JOËL CHANDELIER

Damien Coulon

Barcelone et le grand commerce d'Orient au Moyen Âge. Un siècle de relations avec l'Égypte et la Syrie-Palestine (ca. 1330-ca. 1430)

Madrid/Barcelone, Casa de Velázquez/
Institut Europeu de la Mediterrània,
2004, 933 p.

Les Vénitiens et les Génois se sont de longue date taillé la part du lion dans l'abondante

historiographie consacrée au commerce du Levant à la fin du Moyen Âge, laissant dans l'ombre d'autres acteurs importants, comme les marchands de Barcelone. Le présent ouvrage, tiré d'une thèse de doctorat, vient réparer cet oubli en mobilisant une masse importante de documents en grande partie inédits, pour éclairer la participation des sujets de la couronne d'Aragon au grand commerce d'Orient entre 1330 et 1430.

C'est surtout l'exploitation minutieuse des registres de quinze notaires, conservés dans les fonds de l'Arxiu Històric de Protocols à Barcelone, qui fait la nouveauté du présent travail. Entre le milieu du XIV^e siècle (registres de Pere Martí et Jaume Ferrer) et le milieu du XV^e siècle (registres d'Antoni Brocard et de Bernat Pi), ces minutiers ont rassemblé plusieurs milliers d'actes liés au grand commerce avec l'Égypte et la Syrie-Palestine, dont une partie, difficile à estimer, a été perdue. Certains notaires, tels les frères Bernat et Joan Nadal entre 1388 et 1410, paraissent même s'être spécialisés dans ce domaine, offrant ainsi à l'historien des séries abondantes et cohérentes, bien que limitées dans le temps. Damien Coulon n'ignore pas les limites d'une telle documentation qui, prise isolément, aurait pu l'entraîner à commettre des erreurs de perspective, en raison de la répartition très inégale des actes sur l'ensemble de la période. Il contourne toutefois cette difficulté avec aisance, en ne négligeant nullement ce que peuvent offrir d'autres fonds émanant de l'État – archives de la couronne d'Aragon et de la cité de Barcelone – ou de l'Église: les archives diocésaines de Barcelone conservent ainsi la précieuse trace des serments que devaient prêter les patrons de navire qui bénéficiaient d'une licence pontificale pour commercer librement dans les ports du Levant entre 1347 et 1418. L'ensemble de ce corpus offre une base particulièrement solide pour évaluer le nombre des navires qui circulaient annuellement entre Barcelone, Alexandrie, Beyrouth et, secondairement, Jaffa; il permet de scruter avec une grande précision le montant des capitaux investis, l'origine géographique et sociale des bailleurs de fond et des preneurs, ou encore la nature des produits échangés.

De cela, D. Coulon tire une conclusion claire et convaincante : le commerce de Barcelone avec l'Orient ne connut pas de véritable déclin entre le milieu du ^{xiv}^e et le milieu du ^{xv}^e siècle, comme l'avait affirmé un peu imprudemment Claude Carrère à la fin des années 1960¹. Tout au plus traversa-t-il deux crises majeures qui conduisirent à l'interruption momentanée de la circulation des navires vers le Levant, entre 1367 et 1370, à la suite de l'attaque de Pierre de Lusignan contre Alexandrie, puis entre 1433 et 1438, lors du conflit qui opposa Alphonse le Magnanime et la maison d'Anjou. Surtout, D. Coulon met bien en lumière l'existence d'une période de grande prospérité ininterrompue de ces échanges de 1370 à 1430, dans un contexte diplomatique et politique favorable, au moins jusqu'en 1415. Loin d'être réservé à un petit groupe de marchands, le commerce avec les ports mamelouks est alors ouvert à des bailleurs de toute origine, marchands, banquiers mais aussi artisans ou boutiquiers, qui y investissent des sommes relativement modestes. La contenance très moyenne des navires ronds qui assurent la liaison maritime, le recours massif aux contrats de commende, l'absence d'une communauté importante de marchands catalans résidant outre-mer, laissent supposer un commerce encore largement ouvert à l'ensemble de la société urbaine, s'appuyant sur des réseaux relativement neufs et encore fragiles. À la fin de cette période se produisirent toutefois des mutations décisives dans l'organisation même du commerce : « professionnalisation » des bailleurs de fonds, constitués presque exclusivement de marchands catalans ou italiens ; introduction des assurances maritimes à risque, en usage dès le siècle précédent dans les grandes places italiennes ; augmentation des capitaux investis. Les échanges avec le Levant devinrent ainsi l'affaire d'un groupe restreint d'agents, ou plutôt de familles, à l'instar des Casasaja, qui ne cessèrent d'être actifs jusqu'à la fin de la période, sans négliger pour autant d'autres destinations commerciales. Dans le même temps, les nombreux bailleurs d'origine modeste s'effacèrent progressivement.

Ces données réunies sur le milieu des marchands catalans fournissent à l'ouvrage sa

seconde ligne de force, de nature sociopolitique plus que strictement économique. Les richesses accumulées au cours de cette longue période de prospérité, entre 1370 et 1430, favorisèrent l'ascension de familles qui ne faisaient pas partie du patriciat urbain de Barcelone. Toute la question est de savoir quelle fut la destinée sociale de ces marchands et de leur parenté sur plusieurs générations. Sans apporter de réponse définitive à ce sujet, D. Coulon souligne que ces acteurs du grand commerce avec l'Orient durent s'insérer dans un jeu politique complexe, alimenté par les intérêts divergents – et parfois fluctuants – du roi et de l'oligarchie barcelonaise. Pour la seconde moitié du ^{xiv}^e siècle, il donne ainsi plusieurs exemples de marchands qui bénéficièrent de la faveur particulière du roi, tel Pere de Mitjavila, détenteur d'un monopole temporaire sur la navigation marchande vers le Levant dans les années 1340. À partir du règne d'Alphonse le Magnanime, les rapports entre le monarque et le milieu marchand barcelonais se firent toutefois plus distants. D. Coulon montre bien à quel point la politique expansionniste de ce dernier ne répondait pas aux aspirations des milieux marchands, quand elle ne suscita pas leur opposition franche. Le rapport entre l'oligarchie urbaine et le milieu des négociants est plus difficile à cerner. L'auteur avance l'hypothèse d'une « paralysie du renouvellement des élites politiques à Barcelone » (p. 620), qui aurait empêché l'entrée des marchands enrichis dans le cercle très restreint des *honrats* barcelonais exerçant la réalité du pouvoir au sein de la ville. Ce blocage fondamental aurait finalement débouché sur la guerre civile de 1462-1472. L'auteur ouvre ici une piste de réflexion plus qu'il n'apporte de preuves définitives, ses dépouillements s'interrompant à l'année 1440. Les ambitions et le dynamisme des marchands catalans furent-ils en définitive bridés par les rivalités de pouvoir au sein de la couronne d'Aragon, par ces tensions récurrentes entre le monarque et le patriciat urbain ? Loin des récits triomphalistes narrant l'affirmation inexorable des cités marchandes italiennes dans l'espace méditerranéen, l'étude du cas barcelonais a le mérite d'amener l'historien à sortir des schémas globalisants de l'« expansion occidentale » ou du premier « système-monde »

méditerranéen, pour l'inviter à observer, au plus près, la fabrique de processus économiques et sociaux toujours fragiles, parfois contradictoires, souvent inachevés.

ÉRIC VALLET

1 - Claude CARRÈRE, *Barcelone, centre économique à l'époque des difficultés (1380-1462)*, Paris/La Haye, EPHE/Mouton, 1967.

Lorenz Böniger

Die deutsche Einwanderung nach Florenz im Spätmittelalter

Leyde/Boston, Brill, 2006, 412 p.

Depuis de nombreuses années, les médiévistes s'intéressent à la circulation des biens et des personnes au Moyen Âge et contribuent ainsi à offrir de leur période l'image d'un monde décroissant, mobile et, pour tout dire (du moins dans sa phase finale), déjà « globalisé ». Cet ouvrage verse une pièce supplémentaire, et combien précieuse, à ce dossier en observant une migration il est vrai privilégiée et, de ce fait, fort bien documentée, celle qui conduit un grand nombre de migrants originaires des pays d'Empire vers cette métropole économique et artistique qu'était Florence à la fin du Moyen Âge. Cette constatation n'est pas une révélation, on sait en effet depuis longtemps que l'Italie du Nord et du Centre d'un côté et les régions méridionales et centrales de l'Empire de l'autre sont liées par de multiples relations et voient circuler de part et d'autre des Alpes écoliers, artisans, marchands, peintres, juristes, chevaliers, clercs... Il n'est pour s'en convaincre que de rappeler, entre autres, les travaux de Philippe Braunsstein sur les Allemands de Venise, ceux d'Arnold Esch sur les Allemands de Rome, les recherches de Rainer Christoph Schwinges sur les migrants et nouveaux bourgeois dans les villes européennes ou bien encore l'ouvrage d'Uwe Israel sur les « Transalpins du Nord en Italie »¹. Si Rome, Venise ou Milan ont récemment fait l'objet d'études plus approfondies consacrées aux communautés d'étrangers qui y vivaient aux XIV^e et XV^e siècles, Florence en revanche (en dehors des renseignements col-

lectés à partir du *catasto* de 1427) pouvait et devait être revisitée sous cet angle. C'est cette approche que propose l'ouvrage de Lorenz Böniger, actuellement occupé à l'édition critique des lettres de Laurent de Médicis.

Pour saisir ce milieu des migrants allemands venus s'installer sur les bords de l'Arno, l'auteur construit son étude comme un véritable voyage. Il commence ainsi par présenter les conditions et les coûts du périple ultramontain en suivant les routes de la migration germanique, celles qu'empruntaient depuis (presque) toujours les rois allemands venus chercher à Rome leur impériale couronne. Une fois les Alpes plus ou moins bien franchies, c'est aux groupes et institutions d'accueil que s'intéresse le livre, entre auberges, couvents, châteaux, écoles, confréries et métiers répandus tout le long des routes et des fleuves d'Italie du Nord. C'est à cet endroit que le lecteur restera un peu sur sa faim quant aux motivations du départ et aux aspirations à l'arrivée de ces voyageurs : pour quelles raisons font-ils le choix de l'Italie ? avec quels moyens pensent-ils s'installer, en s'aidant de quels contacts ? À défaut de répondre à ces questions, le regard de l'auteur se concentre sur l'espace florentin. Le cadre est d'abord tracé : l'enregistrement des personnes, le contrôle des mobilités, la législation appliquée à ces nouveaux venus, l'orientation des flux à travers un véritable choix géographique semble-t-il opéré par les autorités, comme en témoigne la « repopulation » de Pise et de Livourne. Suit une étude, trop brève et sans tableaux ni statistiques (pour autant permis par une documentation sérieuse), consacrée au nomadisme ou à la sédentarité de ces nouveaux arrivants.

Après cet essai d'une histoire culturelle et sociale du voyage allemand en Italie et plus spécialement en Toscane, l'auteur se penche sur l'installation proprement dite de ceux qui ont choisi de rester et retient deux éléments d'une stratégie de (plus ou moins) longue durée de l'assimilation, c'est-à-dire le travail et le mariage. Le lieu anthropologique privilégié d'une observation des Allemands de Florence est ensuite cherché du côté des confréries, et plus spécialement celles de Sainte-Catherine, de Saint-Quirinus et de Sainte-Barbara. Mais si l'auteur reçoit très largement la littérature